

Rêver, peut-être...

— Je crois qu'elle a des visions, dit la petite aide-soignante.

— Des visions ! Paulette ? C'est toi qui en as, ma pauvre fille !

Elles font la toilette de Paulette, chacune d'un côté du lit. La grande a presque fini, la petite en est encore à la main.

— Dis, Chrystelle, on t'a dit de laver, pas de caresser. On n'a pas que ça à faire, figure-toi. Allez !

La petite lâche la main pour le bras.

— J'ai l'impression que ça lui fait plaisir... enfin je crois.

— Mais non, elle sent rien, elle entend rien, tu le sais, quand même. Bon, j'ai fini, et pas toi, naturellement. Quelle empotée !

Chrystelle rince l'éponge dans la cuvette.

— Eh ben, moi je crois qu'elle a des visions, si, je t'assure. Hier, elle a tourné la tête, et elle a dit : « Pépère ». Je l'ai bien entendue, quand même !

— Et alors ? Elle rêvait de son grand-père, peut-être. Ça veut pas dire qu'elle le voyait. Va vider la cuvette et rince-la bien, hein ? Mais vite, si c'est possible.

La grande prend la brosse et la passe sur les cheveux gris.

— Tiens, elle a ouvert les yeux !

Dans la salle d'eau, Chrystelle triomphe – à petit bruit.

— Elle les avait hier aussi, quand elle a dit...

— ... « Pépère », oui, je sais. Tu le raconteras à la chef, tout à

l'heure, ça l'intéressera. Bon, t'as fini, cette fois ?

Sur le seuil de la chambre, la petite se retourne. Paulette a toujours les yeux ouverts. Tant mieux. Ça veut dire qu'elle n'est pas encore morte.

Raoul sort de son coin.

— Bravo, mon Pépère, t'as réussi. Elle t'a vu, toi.

Le chien est assis contre le lit, les oreilles dressées, le museau à dix centimètres de la main de Paulette. Raoul s'accroupit près de lui et l'entoure de son bras.

— Tu le sens aussi, hein, mon Pépère... ça va plus tarder, à présent.

Paulette a tourné la tête, à peine.

— Pépère...

— Oui, ma Paulette, il est là, tu penses ! Et moi aussi. Raoul, tu te rappelles ?

Les yeux pleins d'ombre vont difficilement du chien à Raoul, qui sourit. Les sourcils se froncent. Quel effort...

— Raoul ?

— Ouais ! Tu m'as vu ! Ah, dis donc, c'est pas trop tôt...

S'il osait, il se lèverait d'un bond, mais il ne faut pas affoler Paulette. Pépère, lui, gambade à travers la chambre et pousse de petits abois tendres.

Une infirmière passe la tête.

— Ça va, Madame Paulette ?

Elle dit ça pour la forme et s'éloigne aussitôt. Comme chaque soir depuis trois jours.

— T'en as pas marre ? demande Raoul. Moi, à ta place, purée...

Elle a toujours les sourcils froncés et ses yeux vacillent, comme si elle hésitait... Est-ce lui ? Est-il à droite ? À gauche ? Ah, c'est épuisant...

— Fatiguée...

Elle a murmuré le mot, comme si elle l'écrivait avec deux F, et elle a fermé les yeux.

Raoul pose la main sur la sienne.

— C'est ça, ma Paulette, endors-toi. Là, là, bien sage... bien sage... Si je pouvais, je te chanterais une berceuse, mais j'en connais pas. Ah mais si ! J'avais une petite sœur, figure-toi, Lucienne qu'elle s'appelait, et Maman lui chantait, le soir... attends... oui... c'est ça :

« Ma poupée chérie ne veut pas dormir,

Petit ange, dors, tu me fais souffrir... »

Ah dis donc, que je me rappelle de ça, après tout ce temps, c'est pas croyable ! Attends, ça me revient :

« Ferme tes doux yeux, tes yeux de saphir,

Dors, poupée, dors, dors – ou je vais mourir. »

Rien que ça. On rigolait pas, dans ce temps-là. Je me rappelle de « saphir », ça me plaisait. Je savais pas du tout ce que c'était, mais ça me plaisait. « Saphir ». J'ai toujours aimé les mots, tu sais bien ? Je me demande d'où je tiens ça, c'est marrant. C'est Marco qui m'en a appris plein – t'as pas oublié Marco ? Il cause toujours comme un livre, ce gars-là, tu sais, il a pas changé pour ça...

Raoul parle pour meubler le silence. Pour rassurer Paulette si elle peut l'entendre. Pour se rassurer lui-même. Il a beau être psychopompe, ça l'émeut toujours, ce passage-là, surtout quand il s'agit d'une connaissance. Il ne doute pas, non – tout de même, après tout ce temps, ce serait le comble. Mais enfin, on ne sait jamais. Si Paulette mourait – ça c'est sûr – mais ne s'éveillait pas de la mort ? S'il ne restait d'elle que ce corps amaigri qu'il a eu du mal à reconnaître ? Si ça ne marchait pas ? Il s'en veut aussitôt de cette expression de prestidigitateur. Ça a toujours marché – pourquoi Paulette seule... non, évidemment. Il se redresse, toussote, serre la main glacée.

— Elle est morte, Lucienne – tu sais, ma petite sœur. Elle avait trois ans, je crois – moi, j'en avais pas beaucoup plus. Et à la maison, purée,

ça a jamais plus été pareil : mes vieux ont commencé à me regarder de travers, dis donc – comme si c’était de ma faute. Eh ben, j’ai fini par le croire, t’imagines ça ? Et puis, j’ai compris : ils aimaient tellement Lucienne, la petite, qu’ils auraient préféré que ce soit moi qui... À partir de là... Bref, je sais pas pourquoi je te raconte tout ça, ma Paulette, j’en ai jamais parlé à personne. Est-ce que tu m’entends, seulement ?

Raoul est malheureux, tout à coup. Il s’accroupit près de Pépère, qui s’est couché tranquillement contre le lit, la tête sur les pattes, les yeux fermés, et il lui caresse les oreilles. Voilà. C’est ça qu’il faut faire. Pas plus. Caresser son chien, ne penser à rien – surtout pas à soi – et attendre calmement. Être là. C’est tout facile, n’importe qui peut faire ça. Pépère le fait bien, lui. Raoul se relève donc et s’assoit sagement sur l’unique chaise, les mains croisées. Comme un ouvrier qui a fini sa journée. Son grand-père faisait ça, retour de l’usine – ça lui revient tout à coup. Des grosses mains tout abîmées, avec les ongles jamais propres. Au bout d’un moment, il se tournait les pouces, oui, oui, littéralement. C’est une expression, comme ça, mais il y a des gens qui le font pour de bon. Son grand-père, par exemple. Peut-être parce qu’il ne pouvait pas vraiment s’arrêter de bouger ses mains. Ou par gêne de ne rien faire. Il se carrait dans son fauteuil, il fermait les yeux – et il se tournait les pouces. Voilà. Raoul se carre sur sa chaise, ferme les yeux, et se tourne les pouces. C’est pas désagréable. C’est doux, la peau, ça glisse bien, ça tourne comme un petit moulin.

— Raoul !

Il ouvre les yeux. Paulette est assise au bord du lit et le regarde en souriant, ahurie.

— Mais Raoul ! Qu’est-ce que tu fais là ? C’est pas possible ! Et Pépère !

Elle se penche vers le chien qui jappe de bonheur, et lui tortille les oreilles entre ses doigts en lui disant des mots doux, comme elle le faisait autrefois. Raoul s’est levé, un peu honteux de s’être tourné les pouces

pendant que Paulette passait. Elle se lève aussi, et déjà sa peau se lisse, ses cheveux virent au brun – elle reprend forme. Raoul a beau être habitué, ça le saisit chaque fois. Paulette se serre contre lui.

— Sainte Vierge, mon Raoul, si on m'avait dit que je te reverrais un jour, ah, je l'aurais pas cru ! Et puis, dis donc, j'ai plus mal nulle part, tu le crois ? Et toi, toi... je t'ai jamais vu aussi jeune ni aussi beau, dis donc ! Dommage qu'on se soit connu si tard, hein ?

Elle rit. Ça va à toute allure. Déjà elle est si droite, si vivante, si jolie que Raoul regrette aussi de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt. Mais bof, tout ça n'a plus d'importance, Dieu merci. Tout à coup, Paulette redevient sérieuse, et recule d'un pas.

— Dis donc, dis donc, qu'est-ce qui se passe ? Où t'étais, tout ce temps-là ? Je me rappelle, les pompiers t'ont emmené, un soir, t'étais déjà mort, j'en suis sûre – et je t'ai jamais revu. Et Pépère, la fourrière l'a ramassé... ça faisait deux jours que je le gardais près de moi, pour pas qu'ils me l'enlèvent. Et vous êtes là tous les deux, à l'hôpital en plus. Et moi, j'ai l'impression d'avoir trente ans. Qu'est-ce qui se passe ?

Raoul sourit et la prend aux épaules.

— Retourne-toi. Regarde.

Paulette obéit – et pâlit. Elle met la main sur sa bouche.

— Sainte Vierge !

Elle dit « Sainte Vierge ! » comme Raoul dit « Purée ! », sans y penser vraiment. Mais c'est le niveau au-dessus, Raoul l'avait bien remarqué, sous leur pont. Son grand-père devait pas se tourner les pouces en sortant de l'usine. Sûrement pas.

— Sainte Vierge !

Elle ne trouve rien d'autre à dire. Elle n'a pas de mots pour ça. Rien. Elle pourrait pleurer, hurler, même. Raoul le comprendrait. Mais non. Elle regarde le lit, et cette vieille Paulette qu'elle voit pour la première fois, et elle dit : « Sainte Vierge ! » Ça dure un bon moment, et Pépère commence à se lécher les pattes pour passer le temps. Et puis elle se

retourne vers Raoul, les yeux ronds.

— Je suis comme ça ? Vraiment comme ça ? Eh ben, heureusement que je me voyais pas ! Mais toi, toi, tu m'as vue comme ça ? Tu te rends compte ?

Raoul baisse les yeux, gêné.

— Ben oui, je me rends compte. Mais t'es plus du tout comme ça, t'inquiète pas.

Elle fronce les sourcils, et se plante contre le lit.

— C'est bien moi, y a pas. Et je me regarde. C'est dingue ! Tu parles d'un cauchemar ! Faudra que je raconte ça à Chrystelle, elle est sympa, ça me fera du bien.

Raoul toussote et contemple ses mains.

— Tu rêves pas, ma Paulette. C'est pas un cauchemar. Pas du tout. Tu viens juste de mourir.

Elle hausse les épaules.

— Te fatigue, pas, Raoul. Je rêve, un point c'est tout.

— Mais écoute, tu me vois, tu me parles, non ? T'as caressé Pépère, tout à l'heure. Et on est morts, lui et moi, tu le sais bien. Alors ?

Elle se tait un instant, mais pas longtemps.

— Alors rien. Je rêve que je te parle et que je caresse Pépère – qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?

— Rien, rien, ma Paulette. Crois ce que tu veux, moi j'ai tout mon temps.

— Pas moi, Raoul, pas moi... Je vais me réveiller, comme toujours. Mais c'est d'un cauchemar, alors c'est très bien. N'empêche, c'est chouette de me retrouver jeune, même en rêve... mais je te regretterai, et Pépère aussi... c'était bon de vous revoir, de vous parler. Quand je me réveillerai, ce sera fini, pour de bon. Hein, Raoul ? Pourquoi tu dis rien ?

— Parce que j'ai rien à dire, ma Paulette. Je t'écoute.

Elle va vers lui et pose les mains sur ses épaules.

— Écoute, mon Raoul. Tout ça n'est qu'un rêve, bien sûr, puisqu'il